

ÉDOUARD

Première partie — Joanne Béclair

La journée s'annonçait douce. Une légère brise s'amusait à faire frissonner les feuilles des arbres qui, dressant leurs bras vers le ciel comme en prière, se morfondaient dans l'attente du jour. Quelques rayons étaient toutefois parvenus à se faufiler entre les branches, baignant les pierres tombales de taches dorées s'allongeant sur l'herbe tout autour. Le silence régnait: on entendait à peine les soupirs du vent et le murmure de la vie endormie.

Devant la grille du cimetière, se tenait la silhouette immobile d'un vieil homme, Édouard. Dans son complet sombre, chemise blanche et cravate de soie noire, on aurait dit qu'il se rendait à un enterrement bien qu'aucun ne fut prévu en ce jour. Son visage jauni et froissé comme une boule de papier dépliée, marqué par les épreuves de la vie, dissimulait son chagrin au creux de ses plis. Quiconque atteignait son âge avancé ne pouvait avoir survécu sans la désolante perte d'au moins un être cher.

Le visiteur tira doucement vers lui la barrière de fer forgé qui s'ouvrit en gémissant. Le corps incliné vers l'avant, Édouard s'engagea le long de l'allée centrale, en trainant les pieds. Il lui était de plus en plus pénible de parcourir ce trajet maintes fois emprunté auparavant, d'autant plus que c'était probablement la dernière fois qu'il l'effectuait (de son vivant, il va sans dire). Le vieillard atteignit finalement le dernier rang, là où finissaient de s'émietter quelques tombes en ruines d'un autre siècle. Parmi elles s'en dressait une plus récente vers laquelle, il se dirigea. Affaibli par l'effort autant que par l'émotion, il se posta devant le monument gris lézardé de veines noires. Sous ce bloc de ciment, couchée sous la terre depuis près de cinquante ans, l'attendait Alice, son amour, la femme de sa vie, tranquille et patiente dans son havre de paix, ainsi qu'elle l'avait toujours été. Une tendre lueur vint éclairer son regard autrement absent.

Il revoyait la femme qu'elle avait été et resterait à jamais, celle qui riait pour rien, qui le prenait par la main et l'entraînait dans le monde ou dans la nature, assister à un spectacle ou gravir une montagne. Celle qui le sermonnait gentiment lorsqu'il prenait son douzième café de la journée ou allumait une cigarette.

« Ce n'est pas bon pour ta santé, lui disait-elle. Tu ne vivras pas longtemps si tu continues ainsi. »

Et pourtant...

Comme chaque jour, il venait la voir et lui parler. Certains morts ne nous quittent jamais. Alice restait sa compagne de toujours: elle continuait à partager sa vie comme si elle n'était jamais partie. Son absence l'avait amputé de la meilleure partie de lui-même: une journée sans visite au cimetière le dépaysait totalement.

Lorsqu'il eût repris son souffle, le vieillard se pencha pour embrasser la pierre froide, juste à l'endroit où étaient gravés les mots: Alice Deveaux, 1930-1969. D'ordinaire, une longue conversation s'amorçait entre les deux amoureux. Bien que personne ne fût là pour l'entendre, le vieux lui parlait de son quotidien, de ses difficultés financières, de ses problèmes de santé de plus en plus sérieux et la défunte, sûrement, lui répondait. Il lui donnait aussi des nouvelles de leur fille Dominique et de leurs petits-enfants.

Ce matin-là, toutefois, un silence régnait comme s'il n'y avait plus rien à ajouter. Depuis des mois, des années même, ils en parlaient tous les deux sans jamais prendre de décision. Alice s'inquiétait de lui mais Édouard la rassurait. En fin de compte, ce fut Dominique qui trancha.

Elle lui avait dit: « Papa, tu ne peux plus vivre seul. Ce n'est plus possible. »

Avait suivi une litanie de raisons: le frigo toujours vide, les chutes dans l'escalier, le téléphone décroché, la porte d'entrée laissée ouverte... Elle lui annonça qu'elle avait retenu une chambre dans une résidence pour personnes âgées où l'on prendrait bien soin de lui. Mais pour cela, il fallait déménager près de chez elle, à plus de 300 kilomètres de là.

Le vieil homme ne voulait pas. Tout son être résistait et se cabrait tant les conséquences lui donnaient le vertige. Il avait argumenté, protesté, rouspété, s'était insurgé et débattu pour finalement abdiquer. Sa fille lui avait promis de revenir souvent voir Alice au cimetière; le vieil homme avait fait semblant d'y croire.

Il est de ces déracinements qui ébranlent les habitudes établies et usent le goût de vivre. Néanmoins, tout portait à croire qu'Édouard continuerait sa route, qu'il poursuivrait sa quête personnelle et parviendrait, peut-être enfin, à un nouveau commencement.

Deuxième partie — Nicole Pelletier

Édouard fut interrompu dans sa réflexion par une volée d'oies blanches survolant le cimetière. Il leva les yeux pour les admirer et se rendit compte que le soleil était déjà bien haut dans le ciel. Il fallait rentrer. Sa fille devait arriver en début d'après-midi. Il avait le cœur bien lourd de quitter son Alice. C'était comme si elle mourrait une seconde fois.

Avant de partir, il se mit à genoux, arrangea une dernière fois les roses artificielles qui ornaient la pierre tombale de son amour. Il sortit de sa poche une petite bourse et son canif. Avec l'aide de son couteau, il préleva un peu de terre et remplit la petite pochette. Il tira sur les cordons pour bien la refermer, y posa ses lèvres en guise de baiser d'adieu et la remit dans la poche intérieure de son veston.

Il se releva avec peine et se dirigea lentement vers la sortie. En marchant, il sentait la terre frotter sur sa poitrine. Il s'imaginait qu'ainsi son cœur battait toujours pour sa femme bien-aimée et cette pensée lui donna le courage d'aller à la rencontre de sa fille.

Dominique avait déjà commencé à mettre ses maigres possessions dans des boîtes. Épuisé de sa marche et envahi par la peine, il s'effondra dans son vieux fauteuil. N'en pouvant plus, il ferma les yeux pour ne pas voir ce qu'elle jetait dans le bac de recyclage. Il aurait bien aussi aimé fermer ses oreilles pour ne plus entendre son babillage lui vantant les mérites de sa nouvelle demeure, le Manoir des Tourterelles. Sans s'en rendre compte, il s'assoupit et soudain son Alice lui apparut sur le seuil de la porte. Avec la main, elle lui faisait signe de la suivre. Il se leva et se retrouva dehors. Il vit alors sa femme marcher d'un pas rapide de l'autre côté de la rue. Édouard s'élança à sa poursuite. Il lui semblait qu'il avait de nouveau 20 ans. Ses jambes ne le faisaient plus souffrir et courir était redevenu facile.

Même en accélérant sa cadence, il lui semblait que son épouse s'éloignait davantage. Finalement, elle s'arrêta devant un parc qui lui était familier. Son visage arborait le même sourire qui avait su si bien le conquérir jadis. Avec l'agilité d'une chatte, elle se mit à escalader un énorme chêne et se percha sur la plus haute branche. Surpris, Édouard s'approcha de l'arbre et vit un cœur gravé sur l'écorce entourant leurs deux prénoms : Alice et Édouard. Il chercha sa bien-aimée à la cime du feuillu. Il paniqua! Elle n'y était plus! À sa place, il découvrit deux magnifiques tourterelles tristes qui se faisaient la cour en roucoulant.

En soulevant une boîte, Dominique trébucha ce qui le réveilla. Désolée, sa fille s'excusa de sa maladresse et lui dit qu'il était temps de partir. Son père se frotta les yeux en lui demandant une dernière faveur. Il voulait arrêter au parc.

Une fois la voiture garée, père et fille marchèrent ensemble sur le gazon. Dominique se souvenait d'y avoir joué à maintes reprises avec ses amies. Son papa l'entraîna vers l'arbre le plus majestueux et avec sa canne lui pointa une cicatrice sur l'écorce. Elle découvrit les vestiges d'un cœur gravé par des amoureux. Étonnée, elle se retourna vers son père et elle vit une lueur briller dans ses yeux. Elle le prit dans ses bras. Ils passèrent un long moment ainsi enlacés.

Édouard sentait tout l'amour de sa fille qui s'infiltrait à travers son sachet de terre avant de lui réchauffer le cœur. Il sentit qu'Alice était là avec eux. Au moment de repartir, il se pencha et ramassa des glands du chêne. Il les mit dans sa poche.

Dominique conduisait pendant que son père sommeillait à ses côtés. Il gardait une main sur son cœur durant tout le trajet. En réalité, Édouard ne dormait pas. Il conservait ses yeux fermés pour mieux revoir son Alice telle qu'elle lui avait apparue plus tôt. En touchant son petit sac de terre, il refaisait jouer en boucle son rêve dans sa tête.

Finalement, l'auto s'arrêta et Édouard dut rouvrir ses yeux. Sa fille lui touchait le bras pour l'inciter à descendre. Ils étaient devant une vieille bâtisse en pierres grises qui avait l'allure d'un ancien monastère. Deux tourterelles tristes avaient été dessinées sur une pancarte précisant qu'ils étaient les bienvenus au Manoir des Tourterelles.

Une dame dissimulant mal son âge sous une généreuse couche maquillage, vient à leur rencontre. Elle leur fit faire le tour du propriétaire. Ils passèrent devant une rangée de vieillards au regard hagard assis sur leur marchette qui semblaient tous attendre quelqu'un. Ensuite, ils entrèrent dans une grande salle où des pensionnaires discutaient en tricotant et en brodant. Leur guide les interrompit et leur présenta M. Édouard. Une belle vieille, avec de longues nattes, se leva et vint remettre à Édouard un bout d'étoffe brodée aux couleurs vives. Une fois dans le corridor, la gérante du Manoir leur expliqua que Madame Calie remettait toujours aux nouveaux arrivants une de ses créations. C'était sa façon à elle de semer l'amour dans le manoir.

Après avoir pris l'ascenseur, ils se retrouvèrent devant la chambre numéro 30. Édouard sentit ses jambes se dérober sous lui quand il vit son nom affiché sur la porte. Il avait la nausée et il ne voulait pas entrer. La chambre était petite. Il y avait un lit simple, un fauteuil et une petite commode. Les rideaux étaient tirés. Édouard avait la mort dans l'âme. Dominique ouvrit la fenêtre et la brise de fin de journée parfuma la pièce morne. Avant même de les voir, le vieillard dépaysé les reconnut à leurs roucoulements. Les larmes aux yeux, il posa une main sur son cœur.

Troisième partie — Monique Pellerin

Le premier matin dès qu'il vit dans la salle à manger les nappes de vinyle qui recouvraient les tables, Édouard se libéra en partie de son sentiment d'étrangeté. Lui revint alors en mémoire la nappe de la table du boudoir où Alice jadis gardait ses plantes. Les grosses fleurs de tournesol jaunes et brunes et l'odeur de vinyle eurent tôt fait de le rassurer. Au seuil de la salle à manger, il hésita un moment. Il ne se souvenait plus si la gérante lui avait dit où s'installer. Se lissant le crâne chauve du plat de la main, il se dirigea vers la table de Madame Calie espérant qu'elle l'accueillerait à sa table. Mais il n'y avait plus de place à la table ronde de quatre personnes.

Sous les regards pleins de curiosité des résidants, il se dirigea vers une table où deux hommes et une femme mangeaient en silence. Édouard se présenta en tendant la main. L'homme assis à sa gauche dans un fauteuil roulant lui serra la main : « Bienvenue, moi c'est Paul-Émile ». Les deux autres résidants penchés sur leur bol de gruau ne virent pas son geste. Édouard attendit, puis lorsqu'ils levèrent leurs yeux, il se présenta à nouveau et l'homme et la femme le saluèrent poliment et déclinaient leur nom, Jacqueline et Henri.

Il y avait si longtemps qu'il mangeait seul qu'il n'eut pas l'idée d'initier une conversation avec ses voisins de table. Ce fut Paul-Émile qui profitant du départ de Jacqueline et Henri lui demanda : « C'est vos enfants qui vous ont placé ici? » Surpris de la brusquerie de la question, Édouard réfléchit avant de répondre. Saisissant que sa

réponse allait dorénavant marquer la perception de sa nouvelle vie au Manoir et désireux de préserver l'image de sa fille, il répondit qu'il était ici de sa propre initiative. Paul-Émile eut l'air soulagé. Il invita Édouard à prendre l'air dehors. Édouard accepta.

En quelques jours, Édouard se sentit plongé dans ses années de pensionnat au Séminaire. Les pas feutrés dans les longs corridors, les salutations polies aux portes des chambres des pensionnaires, les espaces communs remplis des sons de la télévision et des bavardages, la valse des assiettes dans la salle à manger, sa nouvelle amitié, tout cela le ramenait aux souvenirs de ses années d'adolescence où il apprenait à vivre en groupe, loin du foyer. Édouard que le veuvage précoce avait exposé au regard des femmes ne chercha pas à attirer l'attention des dames et se fit discret. Il y avait bien Madame Calie qui le fascinait et observait à distance.

Les deux hommes passèrent rapidement au tutoiement. Édouard souriait en pensant à cet improbable duo, lui le doux chevalier plutôt dans l'ombre et Paul-Émile le guerrier dans la lumière du soleil, délinquant sur les bords.

Ils ne parlaient pas beaucoup du passé mais plutôt d'actualité, d'économie, de politique et d'ornithologie. Ils faisaient leur promenade extérieure ensemble, Édouard s'appuyant parfois sur le fauteuil roulant électrique. Ils observaient les arbres, les oiseaux, à la recherche des tourterelles tristes et Paul-Émile allumait sa pipe lorsqu'ils étaient loin du Manoir. Édouard sifflait bien et attirait les étourneaux, mésanges, bruants et cardinaux. À la fin de la journée, les deux hommes se séparaient la tâche de récupérer les journaux dans les bacs de recyclage pour découper les mots croisés. Édouard, moins expérimenté choisissait les mots croisés junior.

Un matin de pluie, Paul-Émile proposa à Édouard sur un ton de mystère de remplacer la marche par une visite à la chapelle. Surpris, Édouard se laissa entraîner. Paul-Émile lui murmura : « Il n'y a jamais personne à la chapelle. C'est là que je vais fumer ma pipe. J'allume des lampions, puis un bâton d'encens que mes enfants m'apportent à la douzaine. Pas d'odeur de tabac, ni vu, ni connu, conclut-il. »

Paul-Émile arrivé aux Tourterelles il y a cinq ans, en savait un peu plus sur Madame Naïla Calie. Elle avait tenu avec son mari d'origine écossaise un camp de chasse haut de gamme dans le nord, fréquenté par de riches Anglais. Elle était d'origine métisse, d'où en déduisit Édouard, la longue tresse.

Amusé de l'intérêt d'Édouard pour Naïla, Paul-Émile organisa une rencontre avec la dame dans la grande salle dans le but de choisir un nouveau tissu pour la petite bourse de terre et la poignée de glands. Naïla accueillit Édouard avec beaucoup de respect et comprit l'importance symbolique du sac. Elle lui présenta ses échantillons de tissu et prit les dimensions de la petite bourse. Mais rien ne plût à Édouard. Il recherchait des couleurs dans les tons de bleu et vert et un motif en particulier qu'il s'efforçait de décrire sans succès. S'il avait pu dire que ce motif se nommait paisley, ou cachemire, la belle veuve d'un Écossais aurait tout de suite compris. Qu'importe, il allait devoir revenir, madame Calie le rassurant qu'elle recevait souvent de sa fille des échantillons de tissu.

Pour son souper avec Dominique ce soir-là, il avait revêtu un veston, une chemise blanche, des pantalons bien repassés et portait ses chaussures Richelieu. Dominique remarqua l'air pétillant dans les yeux de son père et sa posture plus droite. Il lui raconta ses souvenirs du collège que la vie au Manoir faisait ressurgir, les lentes promenades avec Paul-Émile, puis la pipe interdite dans la chapelle, les lampions et bâtons d'encens. Il s'enquit auprès de sa fille du nom du motif du tissu qu'Alice aimait tant et apprit que c'était du paisley. Il lui parla de madame Calie et son petit groupe de couture, se gardant d'en dire plus. Soulagée de le voir s'intégrer, Dominique voulut apporter une aide complice et lui offrit d'acheter un purificateur d'air pour leur activité clandestine à la chapelle.

Ce soir-là, retournant à sa chambre, il se surprit à siffloter dans le corridor et salua gaiment une adolescente qui sortait de l'ascenseur. C'est lorsqu'il se dévêtit, qu'il remarqua l'absence de la petite bourse. Elle n'était plus dans la poche intérieure de son veston. Les glands sur la table de chevet avaient aussi disparu.

Quatrième partie – Véronique Dutartre

Le cœur battant à tout rompre, il fouilla les poches de son veston et retourna celles de son pantalon, avant d'inspecter sa chambre de fond en comble. Il balaya la surface des meubles du regard et du plat de la main, au cas où ses yeux l'auraient trahi. Il vida les tiroirs de la commode et de la table de chevet sur son lit pour en fouiller le contenu. Il passa les mains tout autour du coussin inamovible du fauteuil et chercha même sous son lit, non sans mal, vu son grand âge. Rien. Aucune trace de la petite bourse ni des glands. Désespéré, il se laissa lourdement tomber sur son lit. Il resta prostré quelques minutes, le regard vide, incapable de réfléchir.

Il entendit soudain le chant caractéristique des tourterelles tristes, d'abord tout doucement, comme un murmure, puis de plus en plus fort au point de le sortir de son hébétude et de l'amener à lever les yeux vers l'extérieur. Une tourterelle se posa sur le rebord de sa fenêtre. Ils se regardèrent un instant — une éternité — avant qu'elle s'envole gracieusement. Édouard y vit un clin d'œil de sa bien-aimée Alice. Ce soir, pourtant, les rôles étaient inversés : c'était elle qui l'exhortait à penser de façon rationnelle et méthodique. Il s'entendait encore lui dire, avec tendresse : « Alice, ma belle Alice, prends un grand respire, deux, trois, puis assieds-toi dans le salon avec moi. Explique-moi tranquillement ce qui se passe, et on va trouver une solution ensemble, promis. » Il savait d'expérience que l'explication la plus simple était généralement la bonne. Les objets ne disparaissent pas comme par enchantement ; ils sont seulement déplacés. Il devait retracer ses faits et gestes jusqu'au dernier moment où il se souvenait avoir vu son trésor symbolique : dans les mains de Madame Calie dans la grande salle.

Épuisé par ces émotions fortes, il se sentait incapable d'entreprendre seul cette tâche. Il se dirigea d'un pas mal assuré vers la chambre de Paul-Émile, à trois portes de la sienne. Comme s'il attendait sa visite, Paul-Émile l'accueillit avec un grand sourire vite effacé lorsqu'il vit le visage décomposé de son ami. Édouard lui résuma la situation

et lui demanda de l'accompagner. Paul-Émile, toujours partant pour l'aventure malgré sa mobilité réduite, accepta avec enthousiasme. Les deux compères suivirent en vain le trajet exact qu'Édouard avait parcouru depuis qu'il avait quitté Madame Calie. Dans l'entrée, Paul-Émile encouragea Édouard à mettre de côté sa timidité maladive pour demander à la réceptionniste de composer le numéro de téléphone de Madame Calie et de lui passer le combiné. Elle lui répondit après cinq sonneries, la voix un peu ensommeillée. Il n'avait même pas réalisé qu'il était presque vingt et une heures.

Il s'excusa de la déranger et peinait à trouver les mots pour lui expliquer la raison de son appel tardif. Percevant la détresse d'Édouard dans sa voix, Madame Calie lui proposa de passer la voir, chambre 108. Alors qu'il brûlait d'impatience de connaître la suite des événements, Paul-Émile eut la délicatesse de suggérer à Édouard d'aller seul voir Madame Calie. Édouard le raccompagna jusqu'à sa chambre et lui fit une accolade plus éloquente que mille mots. En route vers le deuxième étage, il avait le ventre noué et les mains glacées par un douloureux mélange de chagrin, de colère et de peur.

Madame Calie l'attendait à l'entrée de sa chambre. Il était si surpris de la voir les cheveux détachés qu'il en oublia un instant la raison de sa présence devant la porte 108. Amusée par son trouble, Naïla l'invita à entrer et à s'asseoir sur le lit. Quand elle le rejoignit, Édouard lui dit d'une voix sourde qu'il avait perdu sa pochette de terre et sa poignée de glands d'une valeur sentimentale inestimable. Elle lui répondit immédiatement qu'elle les avait gardés, à sa demande, pour dessiner le patron d'une bourse suffisamment grande pour contenir tout son trésor. Elle les sortit du tiroir de sa table de chevet et les lui donna. Édouard poussa un long soupir de soulagement et il sentit monter du fond de son ventre un incommensurable chagrin. Il laissa couler le long de ses joues gravées d'histoire les larmes qu'il avait retenues pendant près d'un demi-siècle. Naïla posa doucement sa main sur la sienne, sans un mot, et le regarda avec une bienveillance qui l'enveloppa d'un voile de douceur. Il se sentit tellement en confiance qu'il sortit de son habituelle réserve et se mit à lui parler librement. Et il lui raconta.

Cinquième et dernière partie — Joanne Bélaïr

Il y a des moments dans la vie où l'on sent le sol se dérober sous ses pieds, où ce qui semblait jusqu'à présent, solide comme le roc, se désagrègeait en milliers de grains de poussière. La façade derrière laquelle Édouard s'abritait depuis bien longtemps, était sur le point de s'effondrer.

Le vieil homme, ahuri, tenta de se lever dans un ultime effort de fuite mais telle une bouée de sauvetage, une main complice le retint.

Gorge nouée, il déclara :

- Je suis mort le jour où Alice est décédée. Il y a près de cinquante ans que je ne vis plus.

Et la désolation de ses propres paroles l'étrangla.

Il poursuivit :

- C'est Dominique qui, en rentrant de l'école, l'avait découverte étalée au pied de l'escalier. Qui sait combien de temps elle était restée ainsi seule et sans aide. Elle avait probablement perdu pied et s'était durement frappée la tête sur le coin du palier.

Ce qu'Édouard avait du mal à avouer, c'était à quel point il s'en voulait de ne pas avoir été là, persuadé qu'autrement, Alice serait encore vivante. Il s'en voulait aussi du terrible choc qu'avait subi sa petite fille en la trouvant. Il sentait qu'il les avait abandonnées toutes les deux, qu'il aurait dû être là.

Il murmura :

- Elle est morte par ma faute.

Et avant que Naïla ne puisse dire quoi que ce soit, il ajouta :

- C'est pour ça que je ne peux plus me séparer d'elle. Pour réparer mon absence. J'ai tellement eu besoin qu'elle revienne. Et j'ai fait comme si elle était en voyage, comme si elle reviendrait bientôt, comme si elle était toujours là. Je suppose qu'au début, le déni s'avère nécessaire au deuil. Mais ensuite, tout mon entourage me l'a reproché. Même Dominique!

Prisonnier de cet horrible sentiment de culpabilité, enraciné au plus profond de son être comme une tumeur maligne impossible à opérer, il s'était enlisé dans un éternel présent, sans horizon, sans avenir...

Édouard continua :

- J'ai oublié tout le reste, ne me suis préoccupé de rien d'autre. Mon univers se résumait à elle. Quelle terrible morsure à l'âme, ce soir, de me rendre compte que je suis passé à côté de ma vie!... Et de réaliser que ce n'est tellement pas ce qu'Alice aurait voulu.

- Si tu avais connu Alice, reprit-il. Toujours prête à l'aventure, à saisir la moindre invitation au voyage. Tout l'intéressait, l'animait, la passionnait. Partager sa vie, c'était découvrir les gens et les choses sous un nouvel angle, celui du plaisir et de la joie. J'ai essayé de la garder vivante et, en fait, tout ce que j'ai réussi à faire, c'est à m'éteindre à ses côtés.

Un silence s'installa. Édouard ne dirait plus rien. Ses épaules s'affaissèrent, sa tête fléchit. Il eût soudain l'air plus petit, plus fragile, aussi démuni qu'un oisillon. Naïla l'avait écouté sans rien dire. Les mots prononcés résonnaient à la fois dans ses oreilles et dans son cœur. Une réponse se dessina peu à peu dans son esprit.

- Alice est en toi, murmura-t-elle. Elle ne te quittera jamais. La terre, les glands ne sont pas elle. Même si tu les perdais, elle serait toujours là. Tu comprends? lui demanda-t-elle.

Édouard poussa un long soupir en acquiesçant.

Naïla poursuivit :

- Et toi, où es-tu? Où es-tu pour toi? Où es-tu pour ta fille et tes petits-enfants? Où es-tu pour tes amis? Tu ne réalises pas à quel point ils ont envie que tu sois là, à quel point tu leur manques. Tu as tout offert à Alice qui n'est plus là alors que ceux qui sont là sont comme morts pour toi.

Édouard estomaqué aurait voulu ignorer les paroles qu'il venait d'entendre bien que persuadé de leur véracité. Cette femme au regard débordant de compassion, avait raison.

- Je ne sais plus quoi faire, constata-t-il, défait.

Et surpris de son propre élan, il entoura les épaules de Naïla de son bras et l'attira contre sa poitrine. Ils restèrent ainsi enlacés en silence jusque tard dans la nuit.

Les jours passèrent, puis les semaines et les mois. Mai semblait répondre aux promesses du printemps. Édouard attendait Nicolas, son petit-fils, pour leur rendez-vous hebdomadaire au café-bistro du coin. Tous les samedis matins, ils s'y rendaient, s'assoyant à leur table d'habitues, pour discuter de ce qui se passait dans le monde et dans leur vie. Parfois, le vieil homme surprenait le regard d'Alice dans le visage du jeune homme et s'en réjouissait.

En l'attendant, il pensait aussi à Florence, installée à Montréal pour terminer ses études, qui l'ayant encouragé à se procurer une tablette électronique et initié à l'internet, lui envoyait des photos et de gentils messages par courriel. Il avait aussi repris l'habitude d'aller au théâtre avec Dominique, une passion qu'elle tenait de sa mère et qu'il était si heureux de partager à présent.

Pendant qu'il était quelque peu perdu dans ses pensées, il n'avait pas aperçu la Honda noire de Nicolas stationnée devant l'entrée du Manoir. Paul-Émile ayant approché son fauteuil roulant de la fenêtre du conducteur racontait certainement une de ses sempiternelles blagues à Nicolas puisqu'il l'entendit éclater de rire.

Et levant les yeux au ciel, il croisa dans la fenêtre de la chambre 108 le regard de celle sans qui rien de tout cela n'eût été possible. Ils se sourient.